CHAPITRE XIV

OBSERVATIONS GENERALES

Au terme de l'étude exploratoire qui précède, nous concevons le signe linguistique hébraïque comme une structure mimétique dont les conditions d'émergence résident en la potentialité que possède une combinaison de traits phonétiques de véhiculer des valeurs notionnelles invariantes. Cette combinaison semble étroitement liée à la capacité mimétique de l'homme qui lui permet d'employer des articulations sonores caractéristiques en guise de stratégie de nomination.

Nous avons analysé six matrices de dénomination en hébreu biblique, qui, par rapport aux mêmes structures de l'arabe, présentent quelques différences portant sur la substance phonique. Mais ce ne sont, au fait, que de légers écarts, dus principalement aux dissimilitudes qui caractérisent l'inventaire et la distribution des phonèmes dans les deux langues : *les invariants sont essentiellement les mêmes.*

1. μ {[+labial], [+coronal]}

Concepts génériques : «battre », « porter un coup », « frapper», etc.

2. μ {[+coronal], [+dorsal]}

Concepts génériques : « briser », « couper », « écraser », etc.

3. μ {[consonantique], [+pharyngal] / [-dorsal]}

Concepts génériques : « bruit », « cri », « gémissement », etc.

4. μ {[consonantique], [+continu]}

Concepts génériques : « souffle », « respiration », etc.

5. μ {[+labial], [+pharyngal]}

Concepts génériques : « lien », « lier », « serrer », « étrangler », etc.

6. μ {[+labial], [+dorsal]}

Concepts génériques : « courbure », « rotondité », etc.

Tous les ensembles lexicaux décris regroupent les données selon une double identité : *sémiologique* (autour d'un invariant formel) et *notionnelle* (invariance sémantico-conceptuelle).

Précisons une fois de plus que l'invariant formel ne constitue pas une entité en soi : il ne fait qu'expliquer la raison pour laquelle la différence des phonèmes, actualisés dans un paradigme donné d'étymons, ne proscrit pas d'emblée la possibilité d'un sens commun.

L'invariant formel nous évite aussi de poser des protophonèmes ou des protoformes, comme certains linguistes l'avaient essayé. Les variations historiques, géographiques, sociologiques des réalisations des phonèmes y sont prises en compte, *nolens volens* : les fluctuations, dans la pratique, si nombreuses, variées et confuses puissent-elles être, ne constituent pas un obstacle insurmontable à la découverte d'un invariant fédérateur dans le système linguistique[1].

Cet invariant est doté d'une valeur notionnelle récurrente, commune à des ensembles de lexèmes. La communauté de sens sous-jacente se fonde sur des propriétés percevables au niveau de la combinaison de traits, qu'elles soient associées à la production phonatoire ou à la perception auditive de la réalité acoustique.

Le fait même qu'une structure invariante (telle la matrice de traits) rassemble des mots issus de bases fort distinctes tend à confirmer sa pertinence isotopique propre et bouleverse en langue l'économie du langage, en déplaçant la *balance arbitraire - non arbitraire* du côté de la motivation linguistique.

Le rapport *signifiant - signifié / référent* est, pour notre part, bien que le temps ait considérablement brouillé les formes lexicales, fondamentalement motivée : la

[1] En effet, l'invariance se définit comme un principe général indépendant des facteurs d'ordre synchronique ou diachronique susceptibles de brouiller l'histoire d'une forme lexicale.

perception de l'objet réel dicterait une traduction phonatoire, ce qui revient à assimiler le *rapport mental signifiant-signifié* à un *rapport signifiant-référent*.

On affirme souvent que l'invariant phonétique, pour être *universel*, *motivé*, serait inévitablement déterminé par les propriétés phonatoires ou acoustiques du phonème et/ou visuelle du graphème, mais que la sporadicité du phénomène récuse clairement cette vue. Mais que veut dire « universel » ? Une forme unique pour dénommer le même concept dans toutes les langues connues ?

Reprenons une idée déjà exprimée : même dans le domaine des onomatopées pures, la langue *transpose* et *stylise* le matériau sonore naturel, en fonction de ces possibilités articulatoires. Si, par exemple, la valeur conceptuelle de « courbure » est particulièrement liée en hébreu / arabe au phonème /q/, doit-on s'attendre à ce que les autres langues, pour que motivation existe, expriment le même noyau sémique par le même phonème ? Certains diraient « oui », et, vu qu'il n'en est rien, ils ont hâte de conclure : « Aucune iconicité ! ».

Mais la langue transpose et stylise pour *évoquer* plus que pour copier, ce qui nous oblige d'admettre *l'existence de systèmes anamorphiques différents, par famille de langues, par coupe diachronique et par régions*[1] : certaines langues ne possèdent pas un phonème [+dorsal]/[pharyngal]/[-voisé], mais une dorsale voisée /g/, qui, d'un point de vue articulatoire, partage les mêmes propriétés synesthésiques avec le /q/, projection analogique sur l'appareil phonatoire du pictogramme ∩, etc.

Nous ne postulons pas l'existence d'une seule forme (racine, radical ou autre) lointaine en diachronie ayant une valeur cognitive intrinsèque, étiquette collée sur le monde. Selon nous, le noyau sémique le plus élémentaire se trouve au niveau des traits phonétiques et non au niveau des phonèmes, il réside essentiellement dans un trait phonétique ou dans une combinaison de vecteurs de traits, identifiés à un geste articulatoire - ce qui fonde, dans ce cadre, l'analogie entre phonation et sens. Ce sont d'ailleurs les structures invariantes qui nous ont permis de chercher et de définir le principe causatif du rapport *signifiant - référent*.

[1] R. Lafont, 2000 : 80.

Il est indéniable que les enjeux phonétiques d'une sémantique phonique éventuelle sont considérables : doter un phonème d'un invariant semble être en contradiction flagrante avec la définition même du phonème[1].

Mais ce dont nous parlons ici n'est pas le phonème, mais, en quelque sorte, la représentation « mentale » d'un son articulatoire avant qu'elle ne soit effectivement actualisée et insérée dans une séquence phonatoire matérielle.

***

Le manque d'études sur l'identification du sème lexicogénique dans une signification donnée nous empêche pour l'heure de produire un inventaire exhaustif des formes hébraïques ainsi qu'une description conceptuelle affinée, de déterminer les contours des champs associatifs par rapport à la fonction cognitive invariante observée.

Il est vrai que ces champs peuvent constituer des réseaux consensuellement reconnus[2], des clichés cognitifs qui figurent sur des trajets associatifs ordinairement fréquentés par la communauté linguistique. Mais, souvent, il est difficile d'improviser de nouveaux « itinéraires » conceptuels en toute impunité.

Les analyses qui précèdent montrent qu'un même concept, à part les cas qui relèvent également d'une coïncidence formelle, peut se rapporter à plusieurs ensembles et scénarios différents : « couper » est un concept qui peut être conçu comme acte ou comme conséquence directe, résultat de l'acte de « porter un coup (avec un objet tranchant) » ; de même, le concept de « battre » peut être nommé en tant qu'acte ou cause possible de l'acte de « couper », etc. Cela nous a conduit d'ailleurs à envisager le concept non pas en circuit fermé mais dans ses rapports avec tous les autres domaines d'application auxquels il pouvait être associé.

---

[1] Selon l'Ecole de Prague et les structuralistes, un phonème ne se définit pas par son contenu intrinsèque ou quintessenciel, mais par la matrice de traits articulatoires, point et mode d'articulation, qui l'opposent à tous les autres phonèmes se différenciant de lui par un seul trait. Par conséquent, un phonème ne saurait être porteur de sens, et donc, un phonème ne vaut que par ce qui l'oppose aux autres phonèmes.

[2] Nous avons pu remarquer que les formes lexicales comportaient une stratification sémantique telle qu'elle laisse transparaître la présence permanente des étapes révolues : le sémantisme d'un seul mot nous a souvent suggéré, par lui-même, le trajet de l'expansion conceptuelle au niveau de l'invariant notionnel de l'ensemble lexical recouvert par une matrice donnée.

On pourrait même parler à cet égard d'une *polysémie* au niveau des réseaux sémantiques instaurés entre les formes du champ, liées au même invariant notionnel et formel. L'invariant conceptuel – qui assure l'unité dans la diversité sémique, une fois actualisé dans des unités palpables, subsume un champ de formes dont la polysémie est le résultat d'une accumulation de concepts, développés successivement ou parallèlement.

L'invariant conceptuel suit un trajet peu prévisible d'emblée (étant donné le caractère relatif des potentialités dénominatives et du découpage sémiologique dans les langues) dont les coordonnés sont appréhendées *a posteriori*, mais il peut être marqué par des tendances.

De là, l'importance des études cognitives permettant de voir en quelle direction les différentes langues mènent le développement des concepts afin de les appliquer ultérieurement, de s'en servir dans le dépistage des chaînes liées à une structure invariante donnée.

Malgré cette difficulté, il ne fait guère de doute que le mécanisme lexicogénique proposé est bien représenté et articulé et que nier son existence serait une erreur.

***

Au terme des descriptions des réseaux sémantico-conceptuels des lexèmes rattachés à une structure invariante, quelques critères descriptifs[1] des structurations matricielles méritent d'être retenus :

- le critère *quantitatif* qui s'appuie sur l'importance numérique forte ou faibles des unités qui composent le paradigme de la matrice ;
- le critère *qualitatif* portant sur l'existence d'une organisation interne à l'intérieur du champ, sur la présence d'une structuration.

L'application de ces critères sur les ensembles lexicaux qui sous-tendent l'organisation des matrices aboutit à une autre classification, outre celle fondée sur le type de mimophonie évoquée :

[1] Cf. Nicolaï, 1983.

- Les matrices *fondamentales*, se caractérisant par un grand nombre de formes bien structurées (1, 2, 6) ;
- Les matrices *partielles* qui recouvrent des ensembles bien structurés mais qui disposent d'une collecte de lexies plus faible (3, 4, 5).

A ces deux catégories de structures matricielles, nous pourrions ajouter une troisième (qui ne trouve pas d'illustration dans les données lexicales présentées jusqu-là) :
- Les matrices *potentielles*, qui correspondent à des ensembles réduits d'unités séquentielles, peu structurés, ayant un séquencement acoustique stricte, non réversible.

Par matrice potentielle nous comprenons une structure liée à des séquences ponctuelles qui prennent en charge l'émission sonore en tant que telle et non en tant qu'invariant notionnel et formel générateur de matériel lexical. Ces structures ne servent de base de dérivation lexicogénique qu'à un ensemble très restreint de lexies : e.g.

a).
mâšaš : « frotter, toucher », forme reliable à une structure telle que :
μ {[consonantique], [+distribué]} : **SPL** - « bruit de frottement, de friction ».

b).
tûr : « tourner, aller autour ; épier ».

galgal : « roue ; tourbillon ».
gilgâl : « roue, cercle ».
gulgolet : « crâne, tête »
gâlîl : « ce qui est rond, tournant ; anneau ».
gəlîlâh : « district, cercle, contrée ».
gâlal : « être rond ; tourner, rouler ».

Ces formes pourraient être ramenées à une structure matricielle du type :

μ {[consonantique], [+approx.] / [+coronal]} : **SPL** - « bruit d'un objet qui tourne ».

Pour ce type de matrices, on pourrait même envisager des bases primitives *plurisyllabique,* puisqu'il s'agit de l'enregistrement d'une séquence auditive naturelle telle quelle.

Cette hypothèse serait soutenue par l'existence dans l'hébreu moderne de telles formations séquentielles onomatopéiques, qui ne semblent pas dérivées d'une base monosyllabique et dans lesquelles l'opération de réduplication totale ne constitue pas doublet avec une forme biconsonantique repérable dans le lexique :

šifšef :	« lisser, frotter »
šifšûf :	« frottement ».
šafšefet :	« paillasson ».
rišreš :	« bruire ».
rišrûš :	« bruit, frémissement ».
šiqšeq :	« cliqueter ».
qišqeš :	« faire du bruit, frotter, bruire ».
girger :	« gargariser ».
kirker :	« chanter (coq) ».
biqbeq :	« glouglouter ».
biqbûq :	« glouglou ».
limlem / milmel :	« grommeler, balbutier ».

***

Pour l'analogie phonation - sens, nous sommes en présence de nombre d'indices qui témoigneraient d'un certain degré d'universalité, de par sa présence constatée dans des langues non apparentées.

Si l'on effectue de simples sondages parmi les lexies d'autres familles de langues[1] qui traduisent les concepts prototypiques et périphériques actualisés par les matrices de traits en hébreu et en arabe, on ne pourra manquer d'être frappé par

[1] Les exemples concernant le saharien, le shongai et le kpelle sont extraits de Nicolaï (1982, 1983) ; les données sur les langues malayo-polynésiennes nous ont été fournies par B. Dhien ; les exemples appartenant aux autres langues citées sont extraits de www2.yourdictionary.com.

certaines similitudes, à la fois au niveau du flux phonatoire et au niveau du trajet du développement conceptuel, subordonnés à un jeu phonologique et notionnel ressemblant.

- **« COUPER » : [coronal] – [dorsal]**

shongai

arracher :	kosu
se brosser les dents :	kosi
être sevré, coupé de la mère :	kosu
gratter, racler :	koosu
se rincer la bouche, nettoyer un vêtement :	kugusi

saharien

tailler :	garazar
sabre :	agaso
casser :	kar, gar
hacher :	kokor
hacher :	kor, gor, kortar
dépecer :	kogor, gogor
dépouiller, arracher :	tərkar

kpelle

lance :	kpwala
rétréci :	koenikoeni
égratigner :	kolo

japonais

couper :	kai, katto, kizu
séparer :	katsu
mordre :	togu, guraindo

chechen

couper :	costu
trancher :	d.oeq'u
séparer :	q'aastad.o / q'aesta / q'iesta

maori

frapper :	tuki
couper :	kuti
court :	köti
broyer :	kota

proto-bantu

couper :	kèd
moudre :	kid

swahili

couteau :	kisu

mongol classique

partie, pièce :	keseg
couteau :	kitu*-a
casser/ blesser :	qu*uraqu
séparer, partir :	saluqu

wolof

blesser :	gaanu
court :	gatt

malgache

séparer :	(mampi)saraka[1]

malais

trancher, découper, tailler, traverser :	(memo)tong
arracher :	(mereng)gut
fissurer :	(mere)tak(kan)
pénétrer :	(menolak ma)suk, (mema)suki

sanscrit

détruire :	kṣi
rasoir :	kṣura
épée :	khaḍga
trou, morceau :	khaṇḍa
creusé, foui :	khâta
meurtrier :	ghâtin
pulvérisé :	cûrṇita
fendre, couper :	chid VII
trou :	chidra
coupe :	cheda
enlevé :	hṛta

- **« COURBURE » : [dorsal]** + (mais pas nécessairement) **[labial]**

shongai

entourer avec les bras, encercler :	koli
boule, cercle, rond, anneau :	korbey
île, bosse sur le terrain :	gungu
replier une étoffe ou la main sur qqch. :	kumsi
ce qui a une forme courbe :	kooma

japonais

creux :	boko, kubo
angle :	anguru, kaku

[1] Les parenthèses comprennent les infixes, les morphèmes agglutinés au radical.

chechen

concave / creuser :	oogu
genou :	guola

maori

angle :	koki / koko

proto-bantu

concave :	pàko

swahili

genou :	goti

mongol classique

profond :	gün

malgache

coude :	kiho
creux :	loaka / lavaka
genou :	lohalika
rond :	boribory

malais

creux :	(batang) berongga
concave :	lekuk
vide :	geronggang ; berongga
concave :	cekung

- **« SOUFFLER » / « BRUIT » : [+continu]**

shongai

souffler, enfler :	fuusu
balayer :	füsi
vent, air, odeur :	hew
marcher la tête haute, se gonfler d'orgueil :	fuum
balayer, nettoyer un champ :	haabu

saharien

enfler, souffle :	funər

kpelle

souffler, enfler :	hvè
poumon :	hvo
respiration :	hvina

chechen

âme :	sa

maori

vent :	hao

sanscrit

	serpent :	ahi
	vent :	vâta
	ton, voix :	svara
	rire :	has

- **« BATTRE » : [labial] – [coronal]**

saharien		
	battre :	bar
	frapper :	bapar
kpelle		
	frapper :	pola
maori		
	battre :	patua
	tuer :	patu
malais		
	faire claquer :	(menghem)pas(kan)
	gifler :	(menam)par
	faire éclater, se casser :	(mele)tup
	faire un bruit sec :	(berden)tum-dentam
	battre :	(menghem)pas ; (berden)tam
sanscrit		
	écraser :	piṣ VII

Même si l'on découvre dans ces langues des formes signifiantes comparables pour désigner des concepts apparentés (ce qui fonderaient l'unité de l'espèce dans l'unité de la fonction symbolique), il reste qu'elles utilisent des « moyens anamorphiques », pour reprendre la formule de R. Lafont, légèrement différents au niveau de la forme de l'expression.

L'arbitraire, si l'on veut continuer à le nommer ainsi, demeure là dans le fait que les mécanismes lexicogéniques de l'hébreu (esquissés jusque-là) sont tels, et non pas autres, qui auraient pu être ou qui, peut-être, ont été…

CHAPITRE XV

DISCUSSIONS

1. Organisation du lexique hébraïque

Nous avons montré, chemin faisant, que la racine trilitère ne permettait pas de rendre compte des relations entre les mots et que les lexies comportaient, explicitement ou implicitement, une base primitive biconsonantique qui pouvait être ramenée à une structure, formelle et notionnelle, invariante et mimophonique.

Cela étant dit et acquis, nous sommes en mesure d'esquisser la structure du lexique hébraïque, les niveaux de son organisation interne.

Le profil de l'organisation du lexique de l'hébreu biblique se fonde essentiellement sur les niveaux suivants :

I. - Le niveau des *matrices* : le niveau de l'émergence du pré-signe linguistique, où une combinaison binaire de vecteurs de traits est assignée à un invariant notionnel et dont le rapport est maximalement motivé. Nous avons distingué, en fonction du type de mimophonie sous-tendue, entre matrices *visuelles*, *acoustiques* et *cinétiques*. Les matrices décrivent un phénomène émergent, non universel peut-être, mais globalement cohérent dans le lexique de l'hébreu biblique (comme dans celui de l'arabe).

II. - Le niveau des *étymons* : le niveau des signes linguistiques simples, monosyllabiques, actualisation en langue des structures matricielles invariantes. Par rapport aux matrices, macrosignes, les étymons sont, formellement, *matriciels* ou *allophones* ; sur le plan du contenu, ils sont *génériques* ou *connexes*. Leur charge

mimophonique, plus ou moins manifeste, est conférée par la structure invariante même.

III. - Le niveau des *radicaux* : le niveau des *étymons extensés* par divers éléments crémentiels développant des formes lexicales plurisyllabiques, qui, conceptuellement et paradigmatiquement, sont regroupés dans des ensembles lexicaux plus ou moins étendus et dont l'élément fédérateur est une matrice de traits. C'est le niveau où la composante onomatopéique est susceptible d'être effacée, ayant subi différents changements circonscrits dans un processus plus complexe de démotivation émergeant dans la langue au cours de son évolution.

Par ailleurs, nous avons conçu la *mimophonie* (la motivation primaire) comme une caractéristique des signes linguistiques qui conservent des propriétés naturellement perceptibles des objets auxquels ils renvoient – s'opposant ainsi à l'arbitraire dans la forme d'expression.

La *démotivation* ne saurait être confondue avec le conventionnel : elle suppose non pas l'absence d'une analogie entre le signe et le référent qu'il désigne, mais, purement et simplement, la *perte de la charge mimophonique* du signe, due à des processus de variation / évolution du système linguistique (développements conceptuels, opérations morphologiques et apophoniques, changements phonétiques, emprunts et calques lexicaux), en mesure d'occulter dans le temps les conditions de son émergence et de diminuer, dans le lexique, sa potentialité expressive, figurative.

A cet égard, la position de Fonagy (1983 : 167), qui résume les étapes de l'évolution du signe verbal, nous semble suggestive :

> *Au cours de l'évolution sémiotique, on commence par renoncer à l'acte pour le réduire à sa reproduction gestuelle qui est réduite par la suite au mouvement des organes phonateurs. L'expression articulatoire et sonore, le signifiant qui est lié initialement à l'objet par la ressemblance, se détachent totalement de l'objet dès qu'ils en deviennent le signe arbitraire. La pensée conceptuelle accroît la distance qui nous sépare de l'objet, en intercalant entre le signe et l'objet une représentation. Cette*

représentation devient à son tour de moins en moins sensuelle, de plus en plus abstraite, *donc* retirée, détachée (de l'objet).

En d'autres termes, le signe linguistique serait configuré à partir de processus mimétiques pré-linguistiques[1]. Mais une fois entré en langue, il aurait nécessairement été assujetti au mouvement interne de ce système au fur et à mesure de son évolution.

A la longue, les effets de changements internes (tels que la variation phonétique, l'analogie, les nouvelles créations lexicales) auraient contribué à masquer les principes lexicogéniques qui le présidaient à son origine, en instaurant une dynamique qui va de la motivation à la démotivation et, par là même, à l'arbitraire (en fait, un *pseudo arbitraire*).

Tout cela est en mesure d'expliquer en grande partie pourquoi les signes des langues d'aujourd'hui nous semblent opaques, pourquoi le lien *vocable – réalité* paraît exempt de toute analogie[2].

Cependant, bien que l'évolution phonétique ait pu rendre les formes lexicales, pour une bonne part, méconnaissables et qu'en conséquence leur motivation se soit effacée ou abolie ou déplacée, la mimophonie lexicale en hébreu biblique est accessible à un niveau de représentation abstraite. Elle reste percevable comme telle *en profondeur*, pas nécessairement consciente ou ressentie en surface.

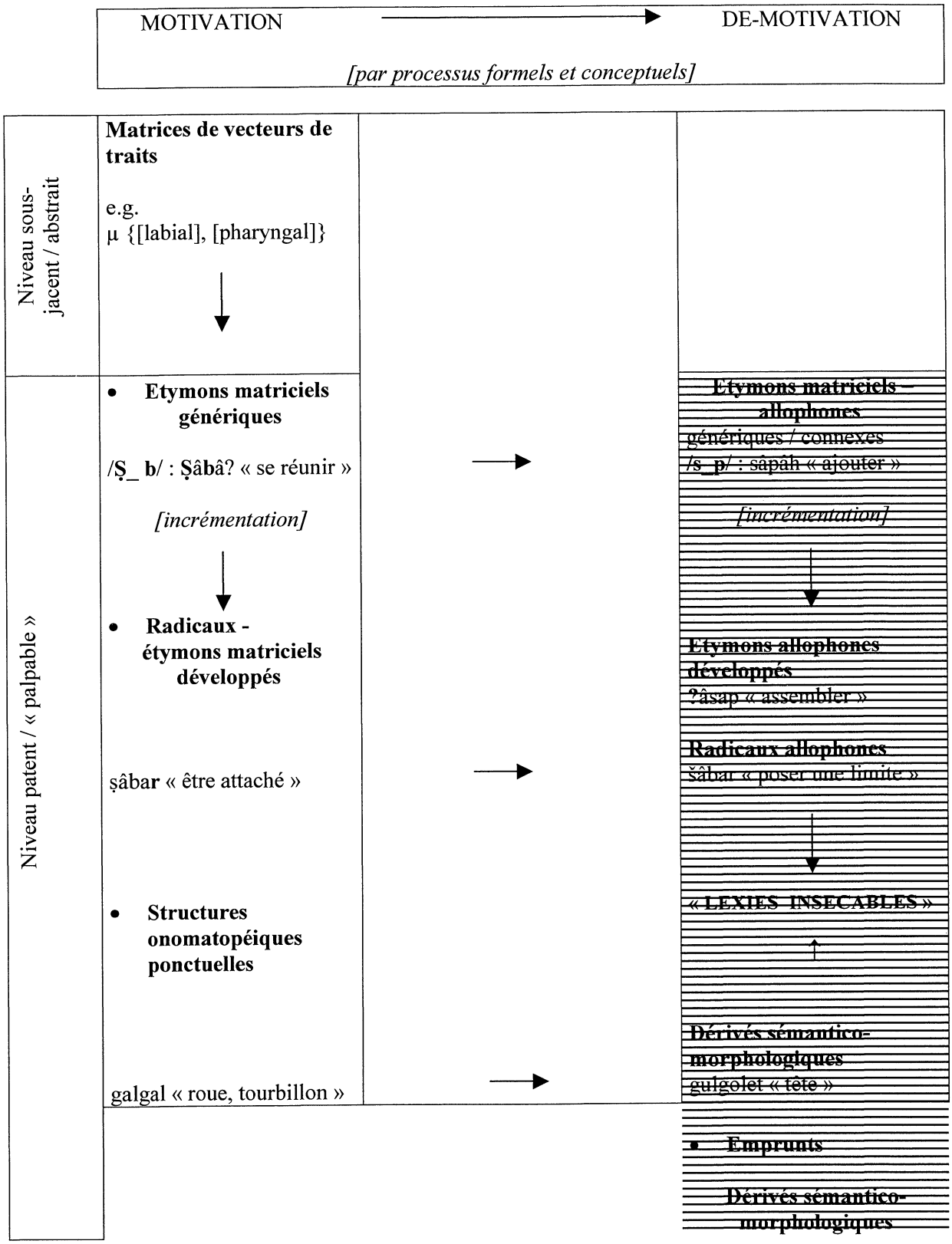
Dans ce lexique, la mimophonie est devenue *implicite* : elle est la *représentation d'une analogie implicite*. Un point de vue bien « stoïcien »...

Nous espérons être parvenu à montrer qu'une étude systématique et progressive du lexique, fondée sur un appareillage terminologique d'une grande abstraction, pourrait nous aider à dévoiler la charge mimétique d'un large pan du lexique hébraïque, à définir la nature même du langage, sans la nécessité de remonter dans le temps, focalisant uniquement le lexique (qui nous est accessible) dans sa dimension panchronique.

D'autre part, tout en développant l'analyse du lexique de la Bible, nous pouvons tirer des conséquences pour l'ensemble de l'organisation du lexique

[1] Voir en ce sens notamment M. Donald, 1999, 2001.
[2] Si telle est la réalité de fait de nos jours, ceci n'implique pas pour autant qu'à ses débuts le langage était conventionnel ou bien que le premier *homo loquens* ne ressentait pas autrement ce rapport.

hébraïque, d'hier et d'aujourd'hui. Ce qui, en synthétisant, aboutit à l'architecture générale suivante du lexique (dont la partie hachurée représenterait la zone de la *démotivation* considérée comme *arbitraire* dans la langue) :



2. Solution de l'homonymie

2.1 Homonymie au niveau des mots

Considérons le verbe **Ṣâbâh**. Dans S&T, son entrée lexicale correspond à deux significations :

1. « S'assembler pour combattre ».
2. « S'enfler ».

Les deux concepts qui lui sont assignés se trouvent sur le plan des signifiés dans un rapport homonymique manifeste : rien ne permet de les relier par une quelconque chaîne métaphorique, métonymique ou autre, aucun champ conceptuel ne saurait les comprendre à la fois.

Dans l'organisation lexicale de l'hébreu (dans le cadre de MER), l'explication s'offre d'elle-même.

Le *hé* est une *mater lectionis*, élément adventice donc, ce qui nous permet, sans recourir à un contexte plus large de formes lexicales, de poser comme base primitive l'étymon ∈ {ṣ_b}.

Cet étymon comporte bien une pharyngale /ṣ/ et une labiale /b/, qui, eu égard au jeu des combinaisons de vecteurs de traits possibles, est la réalisation de la structure matricielle :

μ {[pharyngal], [labial]}
/Ṣ/ /b/

dont l'invariant sémique générique corrélé est « lier »[1]. Ici encore on est en présence d'une extension conceptuelle, par transfert métaphorique : le concept de « lier » (des objets), par transfert métaphorique, finit par désigner « **lier** des individus », qui n'est que la paraphrase de « **assembler** des individus». La première signification de *ṣâbâh*,

[1] *Supra*, p. 333-341.

vraisemblablement contextuelle, apporte une charge de réflexivité et la spécification « pour combattre ».

D'autre part, le /ṣ/, emphatique, comporte également le trait [dorsal] : l'étymon ∈{ṣ_b} peut être en égale mesure l'actualisation du jeu phonologique correspondant à la matrice

μ [{labial}, {dorsal}]
/b/ /Ṣ/

qui, traduisant le pictogramme ∩ , développe la notion générique de *courbure*. Or, nous avons vu dans la description de cette matrice[1] que le concept de « enfler » est une extension conceptuelle de celui de « forme concave » du champ associatif afférent. Le transfert conceptuel par métaphore y est rendu licite par la communauté de sens existant entre les deux notions : « s'enfler » c'est « prendre la forme ∩ », l'acte en question étant nommé à partir de la forme concave, perceptible visuellement.

L'explication de cette stratification sémantique, homosémique, devient maintenant claire : l'étymon ∈{ṣ_b}, et par voie de conséquence la lexie *ṣâbâh*, étant la réalisation effective de deux matrices de traits, manifestent les invariants sémiques des champs conceptuels qu'elles recouvrent.

2.2 Homonymie et polysémie au niveau des étymons

C'est toujours le niveau lexical des matrices qui explique le riche sémantisme des bases primitives, porteuses de plusieurs invariants notionnels. Ceci n'a rien d'étonnant : le système phonétique de l'hébreu étant relativement réduit, il va de soi qu'un mécanisme de dénomination qui met en jeu une combinaison binaire de traits génère au niveau de la deuxième articulation des segments *communs* à plusieurs structures matricielles.

---

[1] *Supra*, 342-354.

Soit, par exemple, l'étymon ∈ {b_š}, qui, lors de l'opération d'extraction des étymons, résulte polyphone : il porte plusieurs charges sémantiques - « souffle », « détruire », « limiter ».

Il apparaît dans les réalisations suivantes :

bâ?aš : « sentir mauvais, corrompre ».

bâ?aš Niph. : (métaph.) « se mettre en mauvaise odeur, se faire haïr, se rendre odieux ; déshonorer ».

bâ?aš Hiph. : 1. « gâter l'odeur, faire sentir mauvais ; rendre odieux ».
2. « sentir mauvais, se corrompre, être haï, être odieux ».

bə?š : « mauvaise odeur, infection ».

nâš**ab** : « souffler ».

nâš**ab** Hiph. : 1. « faire souffler ».
2. « faire voler, chasser ».

yâ**bêš** : 1. « être ou devenir sec, aride ». Pi. « rendre sec, dessécher ».
2. « avoir honte ».

yâ**beš** : « sec, aride ».

ya**b**bâšâh : « le sec, la Terre ».

[paradigme 1]

Nous avons étudié la matrice *μ {[+consonantique], [+continu]}*[1] et montré qu'elle développait un champ conceptuel dont la notion prototypique est « souffle / souffler » et dont l'extension sémantique recouvre les concepts désignant des objets nommés en vertu du mouvement de l'air qui les caractérisent / accompagnent, ainsi que leurs conséquences directes / indirectes : odeurs (bonnes, mauvaise), sécheresse, etc.

L'étymon ∈ {š_b}, réversible, comporte bien une consonne continue /š/ (*invariant-noyau*) et une consonne (*support*), ce qui nous autorise à le considérer comme étymon matriciel de :

μ {[consonantique], [continu]}

/b/ /š/

[1] *Supra*, p. 325-332.

ce qui justifie les significations des formes ci-dessus.

L'étymon ∈ {b_š} constitue la base primitive d'autres formes telles :

šâbar : 1. « *rompre, briser, déchirer, détruire* ».
2. « poser une limite ».

šâbar Niph. : « *être brisé, cassé, détruit ; se briser* ».

šêber / šeber : 1. « *action de briser (d'un mur, vase), fracture (d'un membre), blessure ; douleur ; destruction, ruine, malheur* ».

šibbârôn : « *fracture, déchirure, destruction* ».

šêbeṭ et **šeb**eṭ : 1. « *bâton (pour battre le cumin), verge* ».
2. « *sceptre* ».
3. « *pointe, plume* ».
4. « *dard* ».

[paradigme 2]

dont les significations (en italique), polysémiques, nous suggèrent une certaine *ressemblance de famille* avec la notion générique de « battre / porter des coups », traduite phonétiquement par la combinaison {[labial], [coronal]}[1]. Or, le segment /b_š/ comporte deux consonnes qui, à part les traits [+consonantique] et [+continu}, sont caractérisées par les traits [+labial] et, respectivement, [+coronal].

Nous considérons que l'étymon ∈ {b_š} est en égale mesure analysable en tant qu'étymon matriciel de la matrice

μ {[labial], [coronal]}
/b/ /š/

La charge sémantique de l'étymon dans le paradigme 2 n'est que la conséquence directe de l'acte de « porter des coups ».

La forme *šâbar* comporte une deuxième signification qui ne saura être rattachée à ce noyau sémique : « poser une limite ; limiter ». Conceptuellement, ce concept s'applique à la notion de « lien » qui, par transfert métaphorique, est susceptible de désigner tout concept ayant à faire à l'idée de « piège »,

[1] *Supra* p. 280-295.

« empêchement », « restriction ». « Restreindre », « poser une restriction » par rapport à un objet-espace (« lier » une étendu, un espace, etc.) est synonyme de « poser une limite ».

Nous rencontrons ce type d'extension conceptuelle dans le cadre de la matrice μ {[labial], [pharyngal]}[1]. L'étymon ∈ {š_b} comporte bien une labiale, mais pas de pharyngale.

L'étude détaillée des matrices nous révèle bien des exemples où un étymon matriciel peut se trouver dans le lexique sous la forme des *étymons allophones*. L'enquête portant sur la matrice μ {[labial], [pharyngal]} nous fournit la forme *ṣâbar* - ∈ {ṣ_b} dont la signification « amasser le blé ; entasser la terre » est une caractérisation du concept de « lier » - « mettre ensemble » - « ramasser ».

A ce point, on se demande si *šâbar* ne serait la forme affaiblie de *ṣâbar*, auquel cas le deuxième sens de « poser une limite » trouverait une explication quant à cette homosémie : la base ∈ {š_b} serait l'étymon allophone de l' étymon matriciel ∈ {ṣ_b}, issu de la matrice sous-tendant l'invariant sémantique de « lier ».

Une deuxième explication que nous pouvons donner serait que la signification de « poser une limite » de la base /š_b/ est due à une attraction paronymique entre les radicaux *ṣâbar* et *šâbar*.

Bien que cette interprétation nous semble plus vraisemblable à un premier abord, nous penchons en faveur de la première : le concept de « limiter » est *plus* périphérique par rapport au centre prototypique « lier » que le concept de « ramasser ». Cette hypothèse implique que *l'éventuelle* attraction paronymique a eu lieu au niveau du noyau invariant (sémique) même, niveau très abstrait qui n'est accessible tel quel aux locuteurs qui produisent la « confusion » des signifiants.

Cela étant dit, qu'il s'agisse d'un étymon allophone ou d'un radical paronymique, la charge sémantique de *šâbar* trouve, dans le cadre théorique que nous adoptons, une explication pertinente.

Autres exemples :

---

[1] *Supra*, p. 333-341.

Prenons l'étymon ∈ {g_b}. Si nous voulons l'assigner, *a priori*, à l'une des matrices de traits déjà étudiées, cet étymon peut être, théoriquement, la réalisation de deux matrices :

a). *μ {[labial], [pharyngal]}*

/b/ /g/ - concept générique développé : « lier »

b). *μ { [labial], [dorsal]}*

/b/ /g/ - concept générique développé : « courbure »

Effectivement, l'étymon ∈ {b_g} constitue la base primitive des formes du paradigme

gâbal : « limiter, former une frontière, fixer une limite ».

gəbêlâh : « une masse serrée, entassée ».

- étant la réalisation phonétique de la matrice a). (concept générique : « lier »), et du paradigme

gab : 1. « dos ».
2. « hauteur, haut lieu ; monument ».
3. « jante (d'une roue) ».
4. « sourcils ».

gêb : « citerne, puits ».

gebe? : « puits, fosse ».

mis**gâb** : « élévation, lieu élevé ; forteresse ».

gâbî^{a}& : 1. « coupe (de vin) ».
2. « ornement en forme de coupe ».

gib&âh : « colline ».

gâbâh : 1. « être haut, élevé, grand ».
2. « être fier, s'enorgueillir ».

gobah : 1. « hauteur ».
2. « fierté, insolence ».

re**geb** : « motte de terre ».

- étant la réalisation de la matrice b). (concept générique : « le pictogramme ∩ et sa variante ∪ »)

Une certaine ambiguïté de la stratification sémantique pourrait être imputée au niveau des étymons (on peut même se demander sur sa fonctionnalité au sein du lexique, vu que, sur ce point, le concept d'étymon ne semble être plus efficace que la théorie des racines trilitères).

Il en serait, certainement, autrement si le phonème n'était pas polyphone, si à chaque trait phonétique correspondait un seul et unique phonème. Pour cause, ce caractère « équivoque » n'est aucunement gênant puisque l'appartenance d'un segment biconsonantique à plusieurs matrices de dénominations n'est que la conséquence du principe de l'économie s'activant dans la langue.

A ce niveau d'explication, c'est le niveau matriciel qui nous éclaire sur la complexité des relations sémantiques à l'intérieur d'un radical ou existant autour d'un étymon, commun à un ensemble de vocables, ce dont la racine triconsonantique n'est pas capable.

La polysémie et l'homonymie des radicaux et des étymons ne sont explicables que dans le cadre de l'organisation que nous proposons, dans le cadre de MER.

2.3 Autre type d'homonymie

Il existe un type d'homonymie qui porte sur le sémantisme d'un étymon ∈{a_b} lorsque les deux ordonnancements possibles impliquent des segments étymoniaux dont les significations sont homosémiques : a+b → sens 1et b+a → sens 2.

Formellement, il s'agit de l'étymon ∈ {a_b}, par définition réversible. Comme nous l'avons déjà signalé, rien n'oblige (à part quelques cas d'incompatibilités - au niveau du PCO, de l'échelle de sonorité, etc.) à ce qu'un étymon matriciel ait les deux réalisations potentielles.

Dans un dictionnaire constitué sur des critères bilitères, cette équivoque est résolue par le recours aux matrices de traits.

L'étymon ∈ {b_ḥ} :
/b_ḥ/ : « aboyer » → μ {[consonantique], [+continu]}
/ḥ_b/ : « lier, fixer » → μ {[labial], [pharyngal]}

L'étymon ∈ {g_m} :
/g_m/ : « plier ; fosse » → μ {[labial], [dorsal]}
/m_g/ : « ce qui renferme » → μ {[labial], [pharyngal]}

2.4 Enantiosémie au niveau des étymons

Soit les formes lexicales :

gêb :	« citerne, puits ».
gebe? :	« puits, fosse ».
mis**gâb** :	« élévation, lieu élevé ; forteresse ».
gib&âh :	« colline ».
gâbâh :	1. « être haut, élevé, grand ».
gobah :	1. « hauteur ».
regeb :	« motte de terre ».

La base biconsonantique en est l'étymon ∈ {g_b} dont la charge sémantique peut être résumée en 1. « hauteur, colline ».
2. « fosse, coupe ».

On constate qu'il s'agit de deux sens contraires (l'un qui dénote *la hauteur* et l'autre - *la profondeur*) ce qui s'explique dans le cadre de MER par le biais du niveau matriciel.

Le segment /g_b/ appartient au paradigme étymonial de la matrice *{[labial}, [dorsal]}*, matrice visuelle qui reproduit, articulatoirement, la forme de « courbure ».

Suivant ce raisonnement, on voit que le sens 1 correspond à un pictogramme ∩ et que le sens 2 à un pictogramme ∪, les deux constituants, en effet, les deux pôles de l'axe de nomination qu'implique la notion de « courbure » (*courbure descendante – courbure ascendante*).

Dans tous ces cas, il s'agit d'une *énantiosémie de type polysémique*[1] : i.e. entre les deux significations il y a un lien – le macro-signifié de la matrice {[labial], [dorsal]}, la forme de « courbure » étant envisageable en fonction de l'angle du regard.

Un autre exemple extrait de la même matrice mais qui diffère du précédent en ce que la relation énantiosémique semble être marquée par l'ordre des phonèmes :

∈ {q_m}

/q_m/ : **qômâh** : « taille, stature, hauteur ».

/m_q/ : &â**maq** : « être profond ».

&ê**meq** : « vallée ».

sens 1 : « hauteur » → ∩

sens 2 : « profondeur » → ∪

Des exemples similaires sont fournis par la structure {[labial], [pharyngal]}, matrice cinétique qui traduit le mouvement de « resserrement », « constriction » et développant le concept de « lier / lien », etc.

∈ {p_ḥ}

/p_ḥ/ **paḥ** : « filet, piège ».

sâ**paḥ** : « associer, attacher ».

[1] Cf. Bohas, 2000 : 149.

/ḥ_p/ **ḥâp**aš : « être affranchi, libre ; délivrer ».

sens 1 : « lier ».
sens 2 : « dé-lier ».

Ces deux sens contraires s'expliquent toujours par l'angle du regard porté sur l'objet à désigner : pour le sens 1, l'acte de lier est rendu phonétiquement par une séquence qui traduit sa projection analogique sur la cavité pharyngale. L'acte de « délivrer (des liens) » est nommé, conceptuellement, par rapport à un geste qui précède celui de « lier » qui, en quelque sorte, en est la *cause*. Il est rendu phonétiquement par un même flux phonatoire, comme suite à une sorte de « rémanence » : l'acte *délivrer* rappelle l'acte *lier*. Ce qui y est remarquable c'est que les traces du rapport ainsi instauré sont percevables au niveau du signifiant, de l'invariant formel, réversible.

De même pour l'étymon ∈ {p_ṣ} :

/ṣ_p/ : **Ṣâp**ad : « être attaché ».
/p_ṣ/ : **pâṢ**a& : « ouvrir la bouche ».
« ouvrir les chaînes, délivrer ».

∈ **{p_Ṣ}** sens 1 : « lier »
sens 2 : « dé-lier ».

A regarder de près ces deux derniers exemples, on peut noter que le sens de « lier » est rattaché à la séquence signifiante [dorsal] + [labial], alors que son contraire se réalise dans l'ordre [labial] + [dorsal].

Sans développer davantage de telles spéculations, il semblerait que, à la lumière de ces faits, l'ordonnancement ait dans certains cas une valeur iconique : l'expression du contraire par l'ordre inverse des unités signifiantes.

3. La « vie » des étymons – signes linguistiques primitifs

Retenons la forme

Ṣâpad : « être attaché » - étymon (matriciel) ∈ **{Ṣ_p}**

et comparons-la au paradigme suivant (1) :

yâsa**p** Niph. : « se joindre, être ajouté ».

sâpâh : 1. « *enlever, ôter, périr, perdre, détruire* » .

2. « ajouter, augmenter ».

?âsa**p** : 1. « assembler ».

2. « *retirer, ôter ; faire disparaître, tuer* ».

dont la base biconsonantique commune est ∈ **{s_p}.**

Dans le cadre que nous proposons, l'étymon ∈ {s_p} commun aux formes citées est une variante allophone de ∈ {ṣ_p}. Le niveau matriciel nous permet d'argumenter en faveur du fait que la charge sémantique de « lier » est applicable au champ notionnel de la matrice μ {[labial], [pharyngal]}[1].

Or, bien que ces formes portent cette charge, elles ne sauraient être directement rattachées à cette matrice puisque leurs signifiants ne comportent pas de pharyngale (l'élément qui confère à la matrice la valeur mimophonique). On est alors amené à poser comme explication un processus de relâchement au niveau de l'articulation de l'emphatique /ṣ/ plutôt qu'un phénomène d'attraction paronymique (et cela pour la simple et bonne raison que les formes signifiantes ne prêtent pas à confusion dans ce cas) : ṣâpad – yâsap / sâpâh / ?âsap, comme l'on pourrait facilement admettre pour les formes :

Ṣâbar : « amasser le blé, entasser la terre » - ∈ **{Ṣ_b}**

ṣâbâh : 1. « s'assembler pour combattre ».

ṣâbâ? : « se réunir, s'assembler ».

et

šâbar : 1. « *briser, rompre* ». - ∈ **{š_b}**

2. « poser une limite ».

---

[1] Cf. *supra*, p. 333 et suiv.

Etant donné que les formes du paradigme 1 sont extensées différemment, tout en portant une charge sémantique définie par une matrice spécifique, la seule explication plausible en est que les signifiants des étymons se sont affaiblis avant que les étymons ne soient entraînés dans le processus de développement plurisyllabique.

Toutes les significations marquées en *italique* sont homonymiques par rapport à la notion de « lier », étant identifiables au champ conceptuel et formel de la matrice μ {[labial], [coronal]} - « porter un coup / battre »[1]. Ainsi, l'étymon ∈ {s_p} peut être mis en relation avec d'autres étymons matriciels de cette matrice :

∈ {š_p} **šûp** : « blesser, mordre, écraser ».
šâpâh Pou. : « être brisé – ou être nu ».
šâpal Hiph. : « abaisser, abattre ».
šâlap : « ôter, arracher, tirer ».

∈ {s_p} **sâ&ap** Pi. : « dépouiller, ôter ».
śâpaq : « frapper ».

L'homonymie de la forme *?âsap*, dont le sémantisme est relié tant au champ conceptuel de « lier » qu'à celui de « porter un coup », ne peut pas être analysée sans avoir eu recours aux bases biconsonantiques primitives. Elle semble être due à une attraction paronymique mais au niveau des étymons et non à celui des radicaux, à savoir entre *l'étymon (allophone)* ∈ **{s_p}** et *l'étymon matriciel* ∈ **{Ṣ_p}** de la matrice *μ {[labial], [pharyngal]}.*

Une deuxième étude de cas.

(1)
Ṣâdâh Niph. : « être désolé, ravagé ».
ma&^{a}**Ṣad** : « nom d'un outil : hache, cognée ».
- dont la base primitive est l'étymon ∈ **{Ṣ_d}**

[1] Cf. *supra*, p. 280 et suiv.

Nous avons vu que les concepts *désoler*, *ravager* pouvaient appartenir au champ associatif de la matrice **μ {[coronal], [dorsal]}**[1], en raison de la dimension conceptuelle et de l'invariant formel contenu dans le segment /ṣ_d/.

L'étymon du radical *ṣâdâh* (formellement, étymon développé par glide en position périphérique) est connexe, sa signification est l'extension conceptuelle de l'invariant sémique « couper » / « écraser » avec lequel elle instaure un rapport de cause à effet. Ce même étymon véhicule un concept plus proche encore de la notion prototypique du champ de la matrice *μ {[coronal], [dorsal]}*, comme il apparaît dans la deuxième forme, radical élargi par incrémentation de gutturale en position initiale : il désigne l'objet de l'acte de « couper » / « écraser ».

Une charge sémantique apparentée est portée par l'étymon ∈ **{š_d}** extensé par diffusion de la deuxième consonne radicale :

(2)

šâdad : « exercer de la violence, désoler, saccager, détruire, dévaster ».

šâdad Pi. : « dévaster ; rompre les mottes, aplanir un terrain ».

Du fait de cette ressemblance évidente au niveau des signifiés et, partiellement évidente, au niveau des signifiants avec l'étymon ∈ {ṣ_d}, nous y voyons un étymon allophone rattaché au paradigme étymonial de la matrice *{[coronal], [dorsal]}*.

Dans le lexique de l'hébreu biblique, il n'existe pas de forme *šâdâh* ou *ṣâdad*, ce qui exclut, *a priori*, une attraction paronymique entre les radicaux des ensembles (1) et (2).

Dans le cadre de l'analyse que nous donnons, une solution plus plausible est de considérer l'étymon ∈ {š_d} comme forme affaiblie de l'étymon ∈ {ṣ_d}, comme affaiblissement d'une forme lexicale monosyllabique *ṣ_d. L'absence dans la langue de *ṣâdad* écarte l'hypothèse d'un éventuel affaiblissement de ce radical, ce qui pourrait expliquer la variante allophone *šâdad.*

Tout cela renforce l'hypothèse que le processus de relâchement de l'emphatique /ṣ/ serait survenu à un moment antérieur à celui du développement de

[1] Cf., *supra*, p. 296 et suiv.

/ṣ_d/ en *ṣâdâh* et de /š_d/ en *šâdad*. Car, d'un point de vue logique, cela ne peut surgir qu'au stade auquel ces étymons étaient véhiculés en tant que signes (formellement et sémantiquement) autonomes, à un stade antérieur donc à celui qui précède l'élargissement de la base biconsonantique, primitive.

Ces quelques exemples viennent renforcer l'idée d'un biconsonantisme originel et remettre en discussion certaines affirmations « impérialistes » telle celle de Fleisch (1961 : 57) :

> *[...] ce stade bilitère, hypothétique (que s'attribuent gratuitement certains auteurs) est donc à rejeter, s'il a existé dans un recul préhistorique inaccessible avec nos moyens actuels.*

CHAPITRE XVI

CONCLUSION GENERALE

Dans les pages qui précèdent, à travers l'enchevêtrement des questions de détail et des problématiques locales, nous avions l'ambition de poursuivre l'esquisse de deux problèmes, repris autrement qu'il n'est d'usage : *l'organisation lexicale* et *la motivation des unités lexicales* en hébreu biblique.

Certes, il s'agissait là de pistes tracées qui, par ailleurs, demandent de longues investigations sur l'ensemble du domaine sémitique avant de pouvoir proposer quelque chose de définitif en la matière. Nous allons, malgré cela, conclure.

Le but de notre étude était, comme nous l'avons dit dans notre *Avant-propos*, d'expliciter et de décrire, sans tabou linguistique ou autre, la raison du fonctionnement du lexique hébraïque et, par là même, de révéler le caractère motivé des formes lexicales, leur caractère mimophonique, dans le cadre méthodologique de la *théorie des matrices et des étymons*.

Notre objectif n'était pas tant de montrer en quoi la nouvelle théorie lexicologique qui nous a servi de méthode a pu être tributaire d'un champ épistémologique particulier, que de comprendre, implicitement, comment fonctionne le lexique de la langue hébraïque à travers ses hypothèses de travail.

Mais, à l'intérieur de ce plan, nous nous devions, avant tout, de mettre en lumière tant les divergences entre MER et les théories antérieures, que tout ce qui pouvait mettre en question certaines idées reçues en linguistique sémitique et générale, et chercher le terrain où la question pouvait être posée.

Cela nous a amené, chemin faisant, à affiner, à remettre en cause ou à réfuter un certain nombre d'interprétations traditionnelles, fortement ancrées dans l'esprit de la linguistique contemporaine, à titre d'axiomes : la fonctionnalité du triconsonantisme en sémitique, l'arbitraire et la linéarité du signe linguistique.

Nous pensons que cette étude constitue un apport de qualité aux études de linguistique sémitique et générale, en ce sens qu'elle offre des données intéressantes dans la mesure où, sans que soit avancée une hypothèse hasardeuse, dans l'attente de sa réfutation éventuelle, elle bouleverse l'éclairage sous lequel étaient considérés certains problèmes posés jadis et fait ainsi progresser la connaissance sur le langage.

Premièrement, nous croyons avoir montré que la majorité des racines triconsonantiques (sauf les cas rendus ambigus, possiblement, par des « obscurcissements » diachroniques successifs) peut être analysée comme développements d'étymons bilitères.

Dans cette démonstration, nous nous sommes fondé, à part certaines exigences méthodologiques ou, plutôt, épistémologiques, sur des données internes au lexique de l'hébreu. Pour nous, la racine triconsonantique ne permettait de rendre compte ni des régularités ni de nombre d' « irrégularités » phonético-sémantiques ou lexicales observées dans ce lexique, ce dont est parfaitement capable l'étymon monosyllabique – le véritable *primitif lexical*.

Deuxièmement, nous avons établi que le lexique hébraïque (comme celui de l'arabe) s'organisait sur des composés binaires de vecteurs de traits, non ordonnés - les matrices de dénominations, structures invariantes dotées d'une valeur sémantico-notionnelle commune à des ensembles de lexèmes et liée aux propriétés associées à la production phonatoire ou à la perception auditive de la réalité acoustique.

En effet, les trois niveaux de représentation lexicale nous aident à comprendre la raison de plusieurs phénomènes linguistiques :

- La *métathèse* ne constitue pas un simple processus de surface : elle est la conséquence d'un mécanisme plus profond dont la raison se trouve dans le caractère réversible des éléments constituant une matrice de traits. En d'autres termes, la métathèse est l'actualisation dans la langue du principe du non-ordonnancement du signe sémitique, selon lequel le sens est indépendant de l'ordre du séquencement de son image acoustique ;
- L'*homonymie* (et son cas particulier, *l'énantiosémie*) s'explique à travers des analyses matricielles qui mettent en lumière, tout particulièrement, deux aspects :

1°- Des significations apparemment différentes (qui selon une logique lexicographique sont considérées comme homonymiques) peuvent être associées par une démarche logique d'implication (qu'il s'agisse d'un rapport causal ou de compréhension, etc.) dans le cadre du scénario de l'expansion conceptuelle caractérisant une structure matricielle donnée ;
2°- Les significations véritablement homonymiques d'une lexie sont dues soit à l'appartenance de son étymon à plusieurs matrices à la fois, porteuses de différents invariants notionnels, soit à l'attraction paronymique entre bases primitives ou dérivées, applicables à plusieurs paradigmes matriciels.

Il s'agit là non seulement d'un problème passionnant pour le linguiste, mais d'une clef absolument indispensable pour comprendre les principes qui définissent le fonctionnement et l'organisation du lexique sémitique en général.

***

Il est indéniable que, dans cette optique, le comparatisme au sein de la famille chamito-sémitique, domaine que nous avons délibérément laissé de côté, comme indiqué dans notre *Avant-propos*, doit être effectué aux niveaux étymonial et matriciel, seul moyen efficace, nous semble-t-il, apte à *construire un véritable dictionnaire étymologique des langues sémitiques*[1].

En somme, il reste beaucoup de chemin à parcourir avant que nous soyons à même d'évaluer comme il se doit les implications des résultats d'une telle perspective. Nous n'avons fait jusqu'ici, nous en sommes pleinement conscient, que déblayer quelques-unes des voies d'accès à cet écheveau de débouchés théoriques. Nous espérons, dans des travaux futurs, sinon en découvrir le centre, mais, plus modestement, en explorer quelques itinéraires.

***

Mais, redécouvrir ou plutôt mettre à jour le système du fonctionnement et de l'organisation lexicale a constitué à nos yeux une première étape permettant de poser en termes non vides la question, plus ample, de la mimophonie lexicale, puisque l'organisation du lexique développé dans le cadre de MER remet pratiquement en

[1] Bohas, 1997 : 193.

question toutes les études qui fondent leur démarche sur le postulat de l'*arbitraire du signe*.

Notre travail a mis en évidence un aspect qui, au premier abord, quelle que soit la langue étudiée (bien que les contre-exemples soient légion !), semble sporadique, livré au jeu du hasard : le signifiant n'est pas arbitraire par rapport au référent dont il tient lieu, ayant des attaches extralinguistiques, manifestes dans de larges ensembles lexicaux.

Au vu des données que nous avons recensées, corroborant celles de l'arabe, il devient loisible de soutenir l'hypothèse que la relation *signifiant - référent* n'est pas fondamentalement arbitraire : pour bien des vocables, réputés sans lien avec la réalité, la forme sonore *traduit* en matériau phonétique ce qui réfère à l'objet.

Si cette relation n'est pas toujours ressentie comme étant motivée, cela est dû en grande partie à la « médiation » qui existe entre la forme primitive et la forme qui nous est parvenue, entre le signe et la chose qu'il dénote, et qui est en mesure de les rendre opaques.

C'est pour résoudre ce problème que nous avons choisi d'adopter une conception qui fait usage des matrices minimales de l'unité de signification - la *combinaison de vecteurs de traits* (dans le dessein de déblayer les formes lexicales qui nous sont parvenues des éléments *dé-motivationnels*), pour décrire la relation entre phonation et sens. Ainsi sommes-nous arrivé à exhumer la mimophonie lexicale des vocables en dépit des différences souvent sensibles au niveau des effets acoustiques, au travers de la quête de structures abstraites invariantes.

Prenons un seul exemple : si l'on s'attend à trouver un quelconque rapport analogique entre phonation et référent dans une forme telle *râṣâh* « tuer, assassiner », on peut facilement comprendre la réticence des disciples inconditionnels de Saussure. Car il faut bien admettre qu'il n'y a pas un rapport direct entre image acoustique et objet désigné.

On est obligé de parcourir alors le chemin virtuel des certaines opérations logiques en remontant à d'autres niveaux plus abstraits de représentation : cette

forme est développée à partir d'une base primitive onomatopéique /r_ṣ/ dont le sens générique est celui de « briser, écraser, couper » (comme dans *râṣaṣ*). Et quand on apprend, par une étude systématique, que ces concepts sont liés à une même matrice de dénomination – {[coronal], [dorsal]}, à charge mimétique, le caractère non arbitraire du vocable se révèle.

La nomination du référent, l'émergence du signe, sont déterminées par la matrice (μ) qui recouvre des ensembles de mots, selon une identité, à la fois formelle et sémantique (∈ - R). La matrice de dénomination est un macrosigne ou un pré-signe, une structure iconique, qui motive la relation entre le pré-signifiant et l'attribut saillant de l'objet dénommé (*i.e.* le sème lexicogénique primitif - acoustique, visuel ou cinétique), entre les étymons et leurs dérivés, entre les mots et ce à quoi ils réfèrent : en terme de mimophonie lexicale, *ce qui vaut pour la base de dérivation lexicogénique, vaut également pour ses dérivés !*

Il ne fait aucun doute que la relation doit être désormais conçue non plus entre la forme et le sens des lexies, mais sous l'aspect du lien existant entre leur forme et la valeur signifiée du macrosigne, mis au jour par la découverte du mécanisme d'invariance au sein du lexique.

C'est sur le niveau matriciel que repose donc le procédé premier de production lexicale : il s'agit d'une structure abstraite qui intègre un ensemble de structures lexicales, dont elle expliquera l'« origine » commune et la *mimésis*.

Nous agréons, quant à nous, le postulat que le sens serait lié (selon toute vraisemblance, dans les langues sémitiques) à une combinaison de traits phonétiques - la plus petite unité de signification : il s'agit d'un rapport trop cohérent en hébreu et en arabe pour être ignoré et dont la prise en compte invite à redéfinir le concept traditionnel de « signification » et ouvre des pistes intéressantes quant au déchiffrage de l'évolution linguistique même.

En effet, l'une des conséquences sensibles de la découverte d'une mimophonie qui sous-tend d'une manière systématique la création lexicale relève justement de *la nature* et de *l'origine du langage*. En ce sens, une méthode linguistique qui vise à établir la parenté des langues ou à en démontrer la monogénèse, fondée sur l'arbitraire du signe, se doit de revoir avec plus de précaution les résultats de tous les travaux sur l'iconicité linguistique.

Bien qu'elle ne bannisse pas l'hypothèse de l'existence d'une langue unique, la mimophonie lexicale place au premier plan et renforce l'importance des mécanismes lexicogéniques parallèles et indépendants, dont le poids était, *a fortiori*, minimisé – condition *sine qua non* de toute perspective comparatiste entre les langues.

***

Dans sa dimension psychologique, qu'il suffise de retenir pour l'heure que cette étude met à disposition un matériel de recherche important pour la sémantique cognitive. De par les modèles de développement conceptuel identifiés, elle renvoie à une structuration possible de la connaissance du monde, permettant de *remettre en perspective les significations qui composent notre univers mental et de retrouver à l'œuvre, jusque dans les formes souvent opaques des langues modernes, les principes fondateurs de cette cartographie du monde déposée dans notre culture de façon immémoriale grâce au langage*[1].

Car, clarifier le développement sémantico-conceptuel des formes lexicales c'est apprendre quelque chose sur les « lois » de l'esprit humain – ce qui s'insère sans doute dans une tentative plus générale qui consiste à étudier l'ensemble des phénomènes linguistiques comme une émanation de la cognition humaine et une matérialisation des principes selon lesquels elle fonctionne.

En guise de bref aperçu, pour reprendre le cas du sémantisme développé par la matrice μ {[labial], [coronal]}, si la forme signifiant « frapper, porter un coup » prend le sens de « couper, blesser, tuer, mourir, etc. » on peut s'attendre à ce que, dans d'autres langues aussi, les mots exprimant la notion de « frapper » qualifient tout ce qui implique la blessure, la mort, etc.

On voit là en quoi la présente étude pourrait apporter une contribution dans ce domaine :

- Elle montre que les mots de sens « battre », par exemple, peuvent présenter le même comportement linguistique que des mots qui veulent dire « tuer », selon un trajet conceptuel identique, à titre de stratégie cognitive.

---

[1] Nyckees, 1998 : 65.

Le rapport entre « frapper » et « tuer » ne serait pas donc une simple construction logique, au demeurant fort banale mais subjective, d'un observateur : il prouverait que les usagers de la langue ont effectivement et indépendamment réalisé cette construction et qu'elle a laissé sa trace dans la langue.

- Si sonore est un attribut pour les choses qui peuvent être facilement entendues, et si l'icône auditive de « frapper » prend le sens de « tuer », « détruire », etc., on pourrait s'attendre à ce que les mots ayant comme sème lexicogénique une *sonorité spécifiée* (bruit sourd, compact) qualifie « la mort », « la destruction », etc. ;

- Le recours à ce type de représentation conceptuelle commune pourrait permettre de mettre en évidence la structuration de lexiques, au moins dans certains domaines, et d'ouvrir, par voie de conséquence, des perspectives en sémantique générale. Ainsi, de proche en proche, on en viendrait ainsi à mettre en œuvre, travail immense, un pan énorme du vocabulaire.

Les données qui accompagnent la description des matrices de dénomination ne constituent, à vrai dire, que des sondages, et des amorces d'une future recherche, plus complète, étendue à l'ensemble du domaine sémitique, et même au-delà.

Pour l'heure, c'est l'organisation du lexique hébraïque qui a été au centre de notre attention. Plus tard, il reviendra aux sciences cognitives de valider la pertinence de nos résultats pour le Langage et de leur assigner le statut de tendances ou de stratégie générale pour appréhender notre vécu.

***

Toutes ces observations conclusives constituent, à proprement parler, une plate-forme de départ favorable à une théorie nouvelle des conditions d'émergence et d'évolution du signe linguistique, fondée sur le postulat d'un principe d'invariance formelle et notionnelle, instaurant un rapport manifeste phonation - référent.

Ce processus serait codifié en langue au niveau matriciel, structure invariante capable de transposer certaines catégories d'objets naturels en formes linguistiques « palpables », par projection sur l'appareil phonatoire, conservée sous des formes plus ou moins visibles dans différents idiomes, et dont la visibilité dépendrait en

grande mesure des évolutions inter- ou extralinguistiques, inhérentes à tout système de la langue.

***

Cependant, en dépit des résultats que nous avons énumérés jusque-là, ce n'est qu'après une étude d'ensemble sur les langues du domaine chamito-sémitique qu'il sera possible d'en parler sérieusement et de préciser ce que la perspective d'une telle direction de recherche recouvre réellement.

Ici, nous ne prétendons que jeter une base à un tel projet, ne fût-ce que pour faire prendre conscience de son intérêt, des dimensions et de la portée du travail qui reste à accomplir afin de contribuer au développement de la théorie linguistique.

En tout cas, on s'accordera à dire que dans ce domaine on est encore loin de l'orée des conclusions péremptoires...